

Alexandra Royer-Ribat
Jean-Pierre Ribat

LE PARADOXE DU SCORPION

Éditions ThoT
Polar

Jean-Pierre Ribat est né en 1961 à Toulouse. D'abord médecin généraliste, il devient médecin urgentiste à l'hôpital de Mantes-la-Jolie, puis consultant au centre de dépistage anonyme des maladies sexuellement transmissibles. Il est par ailleurs médecin-capitaine des pompiers et fut ainsi missionné en Haïti après le tremblement de terre de janvier 2010. Jean-Pierre Ribat est aussi passionné de rugby, de course à pied et il est le chef de chœur des Copains d'abord, une chorale de quatre-vingts personnes. Marcel Proust est son auteur favori, sur lequel il a écrit sa thèse de médecine. Mais Victor Hugo et Emile Zola ont toute son admiration... *Le paradoxe du scorpion* est le septième opus des enquêtes de Marcel Fortesse après *Pas d'obstacle ?*, *Poussière d'anges*, *V.I.T.R.I.O.L.*, *Fragrance Lila*, *Tout est dans l'âme* et *Le souffleur de braises*.

Alexandra Royer-Ribat est née en 1971 à Paris. Elle est praticienne en psychothérapie et sexothérapie, thérapeute conjugale et familiale ainsi qu'art-thérapeute. Elle s'est installée en cabinet libéral à Limay après avoir longtemps exercé dans le service de psychiatrie de l'hôpital de Mantes-la-Jolie. Elle est actuellement en formation de psychanalyse. Elle pratique la course à pied, le piano et la peinture sur toile. *Le paradoxe du scorpion* est son premier roman.

CHAPITRE 1

Les risques de propagation du covid-19 sont très faibles.

Agnès Buzyn, ministre de la Santé du Gouvernement français

24 janvier 2020

Il est des jours où le corps nous transmet une sensation de mal-être sans que l'esprit se montre capable d'en repérer la cause. Comme si une vibration angoissante de l'air se trouvait captée par les industrieuses et innombrables petites cellules de nos organes. Elles nous préviennent alors – sans un mot – de l'imminence d'un drame. Dans ce genre de situation, moi je tente une pirouette drolatique, souvent foireuse, pour oublier mes craintes. Si, lorsqu'un tel malaise survient, je choisisais de me jeter sous un lit tandis que la terre ne tremble pas encore, je ne serais pas un homme, je serais un rat.

Hôpital de Mantes-la-Jolie – 9 mars 2020, dix-huit heures

— Bonsoir docteur Fortesse, vous voulez bien vous rendre au box 6 ? Il y a un patient qui ne va pas bien et il vous réclame. Il dit qu'il vous connaît.

— Bonsoir madame la surveillante, austère et respectée gardienne de ce lieu de perte. C'est quoi son nom ?

— Gaspard Haumont.

— Ah oui ! Un excellent pianiste. On a passé quelques bonnes soirées musicales et arrosées ensemble. C'est quoi le contexte ?

— Leucémie myéloïde chronique sous chimiothérapie depuis plusieurs années. Il est arrivé aux urgences il y a dix heures avec de la fièvre et une difficulté respiratoire. Depuis, il se dégrade.

— Dix heures ! Et il est toujours aux urgences ? On a fait le prélèvement à la recherche du coronavirus ?

— Oui. C'est ça qui ralentit sa prise en charge. Le réanimateur ne veut pas l'accueillir dans son service s'il est contaminé. Si c'est le cas, il doit être transporté en réa au CH de Poissy. C'est le service le plus proche qui est dédié aux covid. La PCR de votre copain est partie à Versailles avec cinq autres écouvillons de patients suspects, mais je doute qu'on obtienne les résultats avant demain... Le seul labo du département habilité à faire les tests est complètement débordé par les multiples demandes qui arrivent de tous les hôpitaux des Yvelines.

L'intendance ne suit pas... Dans une guerre, les soldats peuvent se montrer valeureux et hardis, mais si leur soutien logistique n'est pas à la hauteur, ils se trouveront rapidement désarmés et vaincus.

Ce patient, mon ami, m'accueille d'un faible sourire tout en piochant l'air comme s'il s'agissait d'une matière solide refusant d'entrer dans ses poumons distendus. Il devrait se trouver

depuis plusieurs heures dans un lit de réanimation ! Son front chauve est couvert de sueur, ses lèvres sont bleues. Il parvient à articuler :

— Marcel...

Mais il ne peut finir sa phrase par manque de souffle. Cependant, son regard, que j'ai connu pétillant de malice dans de meilleures circonstances, parle pour lui : « Aide-moi ! » Deux infirmières masquées aux fronts soucieux se tiennent auprès de lui. L'une d'elles lui a pris la main. Je n'aime pas ce que ça signifie : c'est le geste des soignants qui se savent impuissants, mais qui restent néanmoins auprès du malade, fidèles à leur vocation, jusqu'au bout.

Je demande un masque pour me protéger.

— On est partis en chercher dans les étages. Y'en a plus aux urgences.

Je contrôle les paramètres vitaux sur le scope dont les alarmes ne cessent de retentir. La saturométrie, qui témoigne de l'oxygénation du sang du patient, est effondrée. La fréquence cardiaque est plus élevée que la mienne lorsque je sprinte à fond sur mon tapis de course. Je regarde à nouveau mon ami : il a perdu conscience. Il vient de cesser de lutter pour respirer.

— Je l'intube, vite !

Aussitôt, autour de moi l'équipe réagit. On me tend un laryngoscope.

— Tu veux une sonde de combien ?

— Une sept. L'aspiration est branchée ?

— C'est fait. Tu veux qu'on le sédate ?

— Pas le temps. D'ailleurs, il est déjà inconscient.

— Le respi est réglé sur une fréquence de seize insufflations par minute en O₂ à 100 % et PEEP à cinq, ça te va ?

— Parfait. Je suis dans la trachée. Le ballonnet est gonflé. On peut me fixer la sonde et la capno ? Allez, on le connecte au respi. Est-ce que le réa est prévenu ?

— Oui, il a dit qu'il arrive.

— Ok, mais dites-lui qu'il nous rejoigne au scan. On bran-carde tout de suite le patient là-bas. J'ai besoin de voir l'état de ses poumons.

Le radiologue écarquille les yeux devant son écran :

— Ce ne sont pas des poumons, ça ! C'est l'océan Pacifique ! Y'a plus aucune bulle d'air là-dedans. Que de la flotte !

Comme pour confirmer son propos, les alarmes de la télé-surveillance du patient se manifestent avec un surcroît de rage.

— Il est en arrêt. On masse !

Un aide-soignant saute sur la table du scanner et commence les gestes de sauvetage. Un coup d'œil à mon confrère réanimateur me fait comprendre qu'il partage ma vision : c'est foutu...

Une heure plus tard, alors que je rédige le certificat de décès de mon ami, la surveillante dépose près de moi un masque chirurgical.

— Tiens Marcel ! Ne le perds pas, on n'en a pas d'autre.

Le lendemain matin, à la fin de ma garde, je décide de faire un saut en réanimation pour éclaircir un point qui me turlupine. Je sais qu'à cet instant, mes confrères sont tous regroupés autour

d'un des dix lits du service pour la traditionnelle « visite ». Je me promets de les aborder avec tact et mesure :

— Dites les guignols, je voudrais savoir quand vous allez vous sortir les doigts du cul pour faire enfin votre boulot ? Parce que quand des patients agonisent pendant des heures dans les box aux portes de l'hôpital en luttant pour faire entrer un peu d'air dans leurs poumons inondés, quand ils ont besoin d'être intubés et placés sous respirateur, quand les urgentistes vous appellent à l'aide parce qu'ils sont débordés par le nombre de malades graves, faut venir et agir plutôt que de nous répondre au téléphone : « C'est quoi le résultat de la PCR ? » Les gens meurent avant le retour des résultats ! Ça va durer longtemps cette comédie ?

Oui bon, le tact et la mesure, ce n'est pas mon truc... Donc, en réponse à ma diatribe, j'entends un long silence seulement ponctué de façon régulière par le souffle de la machine qui oxygène le patient comateux autour duquel nous sommes réunis. Tous les yeux des soignants convergent vers ceux du patron, crinière poivre et sel, paupières œdématiées par l'excès de nuits de travail, barbe hirsute dépassant autour du masque. Et celui-ci me répond :

— Bonjour, Marcel. J'apprécie ton franc-parler et je devine à travers celui-ci que ta garde a été difficile. Comprends seulement que nous sommes une réa non-covid pour l'instant, d'après les directives de l'ARS¹. On est obligés de se plier aux ordres, même

1. Agence Régionale de Santé chargée du pilotage régional du système national de santé.

si ça consiste à retarder la prise en charge des covidés. Si l'on accueille un patient infecté par le coronavirus sans avoir tous les moyens de protection du personnel et des autres malades, ça va être un carnage. Tu comprends ça ? Pour le moment, c'est Versailles et Poissy qui reçoivent les covid. Et si le nombre des cas augmente, on y viendra peut-être nous aussi. Mais à cette heure, nous n'en avons ni les moyens ni l'autorisation. Alors nous sommes contraints de poser cette question qui t'énerve tant : « C'est quoi le résultat de la PCR ? » Allez, va dormir, mon grand.

Pourquoi quand on me traite de grand, je me sens petit ? À ses côtés, un masque-yeux bleus-cheveux blonds semble me sourire avec sympathie, pour autant que je puisse en juger. Et c'est bien la seule.

Je remercie pour les explications et m'éloigne, la tête et la queue basses. Alors cette consœur me rattrape par la manche :

— Je comprends ta colère. Le patron fait tout pour qu'on ne devienne pas une unité covid, mais je pense qu'il se trompe. Nous devons nous rendre disponibles pour la crise qui s'annonce. Tu as tout mon soutien et j'espère recevoir le tien si une décision collégiale devait intervenir.

— Bah... oui, bien sûr. Excuse-moi, mais j'ai du mal à t'identifier à cause du masque et y'a pas ton nom sur la blouse.

Elle se démasque. À première vue, je ne lui donne même pas quarante ans. Je note avec joie que le bas de son visage est aussi harmonieux que le haut. On fait parfois de si pénibles découvertes : un menton en pointe de babouche, une dentition en touches de piano, une moustache excessivement virile...

— Oh, pardon. Je suis Caroline Jégado. On ne se connaît pas encore, car je suis arrivée dans le service depuis peu. Je viens d'être nommée PH¹ à temps plein. J'ai fait une grande partie de mes études à l'étranger. Nous serons amenés à travailler ensemble souvent. Je ne souhaite pas que notre collaboration démarre sur une dispute.

Bon. Je me suis fait une copine.

Du lundi au jeudi, nous ne buvons – mon épouse Lila et moi – que de l'eau. Mais dès le vendredi soir, nous nous autorisons un verre d'alcool. Ou deux... Ce samedi soir, afin de célébrer dignement le décès récent de notre ami Gaspard, fine gueule et œnologue averti, je sers une bouteille de vieux bourgogne sur une pièce de bœuf mijotée dans une sauce grand veneur. Je hume mon verre, puis, inquiet, j'y trempe mes lèvres.

— Chérie, je suis désolé. Ce vin est mort. Il a perdu tout arôme. Je vais en ouvrir un autre.

Elle me regarde avec surprise de ses beaux yeux verts tout en lapant avec sensualité une petite goutte du breuvage qui ne veut pas quitter ses lèvres :

— Tu plaisantes ? Il est délicieux !

1, 2, 3 secondes. Il me faut trois secondes pour comprendre :

— Putain, j'ai la covid² !

1. Praticien hospitalier.

2. On va encore me traiter de misogynie, mais c'est uniquement pour suivre les recommandations de l'Académie française que je décline ce mot au féminin : covid = coronavirus disease = LA maladie du coronavirus.

Le front de ma compagne se plisse sous l'inquiétude :

— Ce qu'on a fait tout à l'heure sur la table de la cuisine, c'était pas une erreur sur le plan virologique ?

— Bah, j'avoue qu'on ne peut pas appeler ça des gestes-barrières... Pour le coup, si j'ose dire, tes barrières, je les ai allègrement défoncées... sans me vanter.

— Donc je suis déjà contaminée, c'est ça ?

— C'est probablement ça...

CHAPITRE 2

*Dès demain et pour quinze jours au moins,
nos déplacements seront très fortement réduits.*

Emmanuel Macron, président de la République française
16 mars 2020, annonce du premier confinement

Monsieur Luca – 16 mars 2020

Séance de psychothérapie menée par Lila Riroy-Fortesse

Je reçois mon dernier patient de la journée, monsieur Luca, un homme de quarante ans, marié depuis douze ans, chimiste de métier. Suivi en psychothérapie depuis trois ans pour des troubles anxio-dépressifs et des peurs massives qui se sont manifestés suite à une opération du genou.

— Enfant, tout me faisait peur. Adulte, tout me fait peur, dit-il.

Monsieur Luca a peur de tout certes, mais principalement de ce qui n'est pas visible, de ce qui pourrait éventuellement arriver. Et même pire, de « Ce qui pourrait arriver si ça arrivait ». Le feu, par exemple. Il pourrait s'embraser dans sa maison, même s'il n'a pas de cheminée et que son système électrique est tout à fait récent. Deux extincteurs par pièce sont la preuve que cela peut

arriver... La voiture, lors d'un trajet plus long que de coutume, pourrait tomber en panne. Panique !

— Et vous ? Vous, madame Riroy-Fortesse ! Vous pourriez être lasse de me voir en consultation et décider de ne plus me donner de rendez-vous !

Avant son opération, il pensait que l'état d'alerte permanent dans lequel il vivait était normal, lié à sa haute vigilance, sa bienséance presque. Une anticipation logique, mathématique et scientifiquement prouvable.

— Vous savez ce que c'est, un plan de mitigation, madame Riroy-Fortesse ?

— Pas bien, non.

— C'est un plan de prévention des catastrophes qui est conçu pour réduire la probabilité qu'elles surviennent et les conséquences qu'elles pourraient engendrer si elles se produisaient !

— Pardon ?

— Toutes sortes de catastrophes !

— Voilà qui est rassurant, non ?

— Hein ? Eh bien non. Si de telles stratégies d'atténuations existent, cela veut dire que nous sommes toujours en proie à un danger potentiel.

Avec toutes ses extrapolations, ses prophéties, il aurait pu travailler dans les assurances de prévoyance. Mais au vu de ses exigences extrêmes, il aurait élu peu de candidats dans la catégorie « assurables ».

Après son opération du genou, cet état d'alerte s'est dégradé, l'amenant à « naître » et n'être qu'une angoisse constante. Pour

lui, c'est devenu flagrant comme le nez au milieu de la figure : il est devenu fou !

Seule sa femme – d'une patience rare – est en capacité de le supporter. Elle est au-delà d'une épouse. Elle est une mère pour lui. Madame Luca, souffrant d'une maladie génétique qui affecte sa fertilité, n'a pu avoir de descendance. Son mari remplit donc le rôle d'enfant de substitution.

Au fur et à mesure de nos entretiens, la thérapie a éclairé monsieur Luca sur l'origine et la fonction de ses troubles. Son opération n'avait été que le déclencheur d'un mal-être plus profond, d'une problématique existentielle le ramenant à l'enfance, à sa famille d'origine et à son rôle dans celle-ci :

— « Je » suis qui dans le « Nous » ?

Aujourd'hui, il réalise que l'opération du « Je-Nous » l'a amené à se poser cette question judicieuse et par extrapolation à se demander quelle place il s'accorde en tant qu'homme et chimiste dans ce monde.

Après son départ de mon cabinet, je prends le temps de noter quelques réflexions, puis je laisse la pression intellectuelle s'atténuer. Bref, je contemple mon plafond, la tête en arrière, confortablement installée dans mon fauteuil.

La vibration de mon téléphone me sort de ma somnolence.

— C'est monsieur Luca ! C'est une catastrophe ! Vous avez entendu le journal ? À la télé ? À la radio ? Vous êtes au courant ? Ils viennent d'annoncer un confinement dans tout le pays avec l'obligation de tout fermer. Même vous, vous allez fermer ! Madame Riroy-Fortesse ? Madame Riroy-Fortesse ?